

CONFÉRENCE

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

PAR

A. LEFAIVRE

Consul de France au Canada.

BERNARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE SATORY, 7

1877

CONFÉRENCE

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

VERSAILLES
IMPRIMERIE CERF ET FILS
59, RUE DUPLESSIS

CONFÉRENCE

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

PAR

A. LEFAIVRE

Consul de France au Canada.

— — — — —

BERNARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE SATORY, 7

—
1877

CONFÉRENCE

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE



Mesdames, Messieurs,

J'eus l'honneur, il y a près de trois ans, de réclamer la bienveillance d'un auditoire versaillais, pour deux conférences sur le Canada. Dans ces entretiens, je m'efforçai de mettre en lumière les traits caractéristiques de cette ancienne colonie française, la persistance de sa vitalité nationale, son attachement à la langue, aux traditions de la mère-patrie, en un mot, tous les titres qui la recommandent à notre sympathie. Dans ces deux communications, je pus constater avec bonheur l'intérêt que rencontrait chez mes concitoyens, cette France transatlantique, éclosée à notre insu et contre toute espérance, sur les débris de notre em-

pire colonial. Encouragé par ce souvenir, je viens aujourd'hui, après deux ans de résidence à Québec, vous apporter le fruit de nouvelles études. Cette fois, si vous le voulez bien, nous nous attacherons à l'objet qui reflète le mieux les sentiments, les mœurs et toutes les particularités dignes d'attention dans un peuple, je veux parler de sa littérature nationale.

I

Beaucoup de personnes en France ignorent que le Canada français possède une littérature et qu'elle compte déjà de nombreux ouvrages en vers et en prose, abondant avec beaucoup de hardiesse, et souvent avec succès, tous les genres légers ou sérieux qu'embrasse l'étude du cœur humain, ainsi que celle des problèmes sociaux de notre destinée sur la terre. L'ambition des Canadiens serait de voir leurs publications honorées en France de quelque intérêt, et je les ai souvent entendus se plaindre avec vivacité de notre persistance à les ignorer, à ne tenir d'eux aucun compte, quand par

leurs livres, leurs revues et leurs écrits de toute nature, ils popularisent notre langue du Saint-Laurent aux montagnes Rocheuses et même jusqu'au Pacifique.

Avant d'aborder la littérature canadienne, je crois utile de vous rappeler en quelques mots les conditions dans lesquelles elle a pris naissance. A l'époque de la cession du Canada par la France, la colonie ne comptait que 65,000 habitants, répandus sur un immense territoire. Les Anglais se flattèrent d'absorber très-vite cette population, en lui inculquant la langue, les mœurs et les institutions britanniques. C'est là l'usage invariable de tous les conquérants. Tous croient prendre possession des âmes en les jetant dans un nouveau moule et veulent pétrir le genre humain à leur ressemblance. Pendant une longue période cette absorption de l'élément français fut l'idée fixe de la politique anglaise. Mais l'étonnante vitalité de la population franco-canadienne déjoua tous les calculs et tous les efforts de ses gouvernants. Doués d'une force de multiplication étonnante, elle se doublait tous les quinze ans, par la seule fécondité des

mariages. Elle compte aujourd'hui près de 1,500 mille âmes sur le Saint-Laurent, pousse ses rameaux dans toutes les directions, et loin de se laisser entamer, afflue par milliers dans les provinces de colonisation britannique.

Voilà pour la conservation de la race; celle de la langue et du sentiment national est un phénomène peut-être plus surprenant. Qu'on songe à l'isolement où se trouvèrent les Canadiens, après la conquête anglaise. Abandonnés de la mère-patrie, ils mirent longtemps encore en elle l'espoir de leur délivrance. Mais personne en France ne songeait à eux; nulle voix ne s'élevait dans les salons ou chez les philosophes, pour faire écho à leurs plaintes; un poète canadien, M. Crémazie, a peint en vers très-expressifs, l'amertume de cet abandon. La pièce est intitulée Carillon, nom de la dernière victoire remportée par le marquis de Montcalm en 1758; son souvenir est encore populaire chez les Canadiens.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

Montcalm était tombé, comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Aulieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire,
Dans un effort suprême, en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts, des lauriers inutiles,
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère:
Et le peuple attendait, plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie,
Car privé des rayons de ce soleil ardent
Il était exilé dans sa propre patrie.

.....

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor,
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang ;
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

.....

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloës, plus doux que le cinname;
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
Vous dit, comme autrefois : Nous saurons vaincre ensemble.
Au grand roi pour qui nous avons combattu,
Racontant les douleurs de notre sacrifice
J'oserais demander le secours attendu
Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
Et lui montrant de là ce joyau radieux
Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
Je trouverai peut-être un cri de désespoir
Pour toucher son grand cœur et combler votre attente.

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantant l'illusion dont tout espoir s'abreuve,
De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,

Et retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

.....

Quand le pauvre soldat, avec son vieux drapeau,
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ces tristes accents,
Ce qu'importaient au roi quelques arpents de neige?

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi :
Le pauvre Canadien perdit toute espérance :
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoy
En pleurant avec lui consolaient sa douleur,
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de souffrance,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

A ses vieux compagnons cachant son desespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons, mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence,
Ils retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance ;

Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Cette indifférence pour le Canada s'est perpétuée chez nous sous tous les régimes, sous les rois, comme sous les gouvernements populaires. Ni la Constituante, ni la Convention ne le mentionnèrent dans leurs effusions philanthropiques et dans leurs homélies sur les opprimés. Et néanmoins, le sentiment national, la langue, les mœurs françaises se sont conservés intacts chez les Canadiens ! On y retrouve mainte locution tombée chez nous en désuétude, mainte coutume disparue dans nos tourmentes politiques. L'empreinte gauloise y subsiste, plus visible peut-être, mieux accentuée dans une société paisible, ordonnée et satisfaite de son sort, que dans la fermentation volcanique où nous vivons depuis quatre-vingts ans.

La vie nationale, chez les Canadiens, est intimement liée aux convictions religieuses. C'est dans la religion catholique qu'elle a trouvé son organe. La capitulation de Qué-

bee et le traité de 1763 ne leur garantis-
saient qu'une seule liberté, celle du culte.
Ce fut donc dans l'Eglise que se réfugièrent
les souvenirs, les traditions proscrites au
dehors, tous les sentiments refoulés par la
domination étrangère. Le clergé devint alors
pour cette population simple et patriotique,
la vraie magistrature nationale. Ce rôle
grandit encore par l'attitude digne et cou-
rageuse qu'il observa vis-à-vis de l'adminis-
tration anglaise et sa résistance à tous les
efforts d'anglification. Ni promesses, ni me-
naces ne purent le détourner de sa voie, ni
lui faire aliéner son indépendance. Avec
une énergie inflexible, il maintint dans son
enseignement l'usage de la langue française,
refusant toute compromission avec la lan-
gue britannique. Les séminaires de Québec
et de Montréal restèrent affiliés à celui de
Saint-Sulpice, gardant et renforçant même
dans leur sein les règles, la discipline et la
tradition de cette grande école, recrutant
leurs professeurs et souvent même leurs di-
recteurs parmi des prêtres français. Le
clergé catholique fit plus : il fonda dans
tous les principaux centres des collèges où

les études classiques étaient professées en français et d'après nos procédés scolaires. Pour centraliser cette action, il a créé tout dernièrement (en 1854), à Québec, une grande université identique aux nôtres, possédant l'appareil pédagogique de notre enseignement supérieur et comprenant nos quatre Facultés. Cette institution peut être envisagée comme le foyer intellectuel de la race française dans le nouveau monde et son rayonnement se projette aujourd'hui dans toute l'Amérique du Nord. Telle est l'œuvre du clergé catholique dans le Canada. La préservation de notre langue, celle de notre culture nationale sont essentiellement son ouvrage.

Vous voyez maintenant, Mesdames et Messieurs, sous quelle influence est née et se développe la littérature canadienne. Ces influences sont l'idée nationale et le sentiment religieux. Ses productions initiales accusent toutes cette double origine. Ce sont d'abord des récits invoquant les souvenirs laissés par la France, les guerres contre les Anglais, et les victoires de Montcalm. On voit que les esprits se complaisent

dans ces images rétrospectives, et qu'ils y trouvent une diversion aux tristesses présentes. Le plus distingué de ces narrateurs est M. de Gaspé, descendant d'une famille ancienne et respectée dans la colonie. M. de Gaspé est auteur de plusieurs nouvelles racontées sous forme de causeries. Dans la principale « les anciens Canadiens, » il décrit avec beaucoup de bonhomie et de charme l'existence à la fois guerrière et patriarcale des familles franco-canadiennes sous la domination française; puis les péripéties poignantes de la dernière guerre, le siège de Québec par le général Wolfe, et les deux batailles d'Abraham où se jouèrent les destinées de la colonie. L'intérêt n'est pas très-vif; ce sont plutôt des réminiscences personnelles qu'un roman, mais les héros inspirent la sympathie par leur honnêteté, leur simplicité d'âme et leur patriotisme. On admire leurs prouesses, on accepte leurs conversations interminables, relevées par une gaieté campagnarde, exempte d'afféterie et de prétention bucolique. Enfin, leur piété défie nos railleries et notre scepticisme, car les âmes sont fières et courageuses,

étrangères aux passions mesquines, et grandes dans l'adversité. L'héroïne du récit, Blanche d'Haberville aime Archibald de Lochcill, officier d'un régiment écossais, mais elle refuse de l'épouser pour rester fidèle à la France ; ce mariage, à ses yeux, serait une apostasie. Est-il rien de plus touchant chez une femme que cette immolation de l'amour au patriotisme ?

M. de Gaspé peint, sous un jour aimable, l'ancienne société canadienne : deux écrivains plus sérieux, M. Garneau et l'abbé Ferland en ont entrepris avec succès, l'étude historique. Le premier, M. Garneau, est l'historien national. Son ouvrage contient trois volumes, embrassant toute l'histoire du Canada depuis la découverte de Jacques Cartier jusqu'en 1843, c'est-à-dire jusqu'à la suppression de l'autonomie franco-canadienne. Dans le premier volume, l'auteur retrace à grands traits, d'après Champlain, Charlevoix, et les belles relations des jésuites, les premiers établissements fondés par Henri IV et par Richelieu, leurs luttes avec les sauvages, l'essor de la colonisation, sous Colbert. Le style s'élève et de-

vient pathétique, dans le deuxième volume en relatant la longue lutte du Canada contre l'Angleterre les exploits des Frontenac, des Suberease, des frères d'Iberville, sous Louis XIV, enfin les belles campagnes de Montcalm, abandonné par Louis XV, au milieu de ses victoires, comme Annibal par Carthage, enfin le courage et la constance de cette population canadienne qui, délaissée par le gouvernement de la France, combattit six ans avec une énergie désespérée, pour rester française. Dans le troisième volume, Garneau nous ouvre la perspective inattendue et consolante d'un peuple conquis, qui garde, malgré le malheur, confiance dans sa destinée, et se relève, au rang d'une nation par la seule force de son caractère. Cette histoire a pris place parmi les grands travaux historiques de notre siècle sa réputation a franchi l'Océan. MM. Henri Martin, Dussieux, le citent comme autorité. On le trouve en Europe dans la plupart des bibliothèques.

L'abbé Ferland est moins connu : son style a moins de force et moins de chaleur que celui de Garneau. Ce qui domine chez lui,

c'est l'érudition. Pour composer son histoire, il passa plusieurs années à Paris, travaillant sur des documents authentiques, mis à sa disposition par le ministère de la marine, précieuse collection assez peu connue de nos écrivains ; un Canadien a dû venir pour nous en révéler la valeur. L'abbé Ferland, dans sa jeunesse, avait été, pendant plusieurs années secrétaire de Mgr. Plessis, évêque de Québec, mort en 1825. Son début dans les lettres fut la biographie de ce prélat remarquable, qui défendit si courageusement la nationalité canadienne contre les gouverneurs anglais. Ce livre est plein d'intérêt. On y voit le civisme rehaussé par les vertus chrétiennes, la douceur, l'humilité d'un prêtre inexpugnable aux menaces et forçant la dictature militaire à capituler, enfin la liberté, les mœurs parlementaires se développant avec le concours et sous le patronage du catholicisme. Nous conseillons cette lecture à tous ceux que peut intéresser le sort d'une nation conquise, défendant son autonomie.

Cependant les temps ont marché. Les

Canadiens sont sortis de leur prostration. En possession de certaines libertés politiques, ils ont repris confiance en leurs destinées. Les regrets, les souvenirs du passé ne leur suffisent plus. La civilisation se développe chez eux, comme chez leurs voisins des Etats-Unis. Elle leur apporte des jouissances, des raffinements inconnus à la rudesse de leurs pères. Le commerce, la navigation, les chemins de fer changent la physionomie du pays, uniment les solitudes, et modifient profondément toutes les existences. La littérature canadienne va refléter cette transformation. Elle se modernise; seulement, restant française et patriote, c'est en France qu'elle cherche ses inspirations; elle suit attentivement les fluctuations de notre goût et se fait l'imitatrice de nos auteurs à la mode. Ce mouvement s'accroît surtout dans la poésie, qui, scrupuleusement classique dans la période primitive, s'émancipe vers 1845 et prend des allures romantiques. Certains poètes prennent M. Victor Hugo pour modèle et lui empruntent sa pompe, sa hardiesse d'images, des adjectifs sonores, et son style à

miroitements. Cette magnificence est un peu dépaysée dans le pays des Hurons ; plus de simplicité siérait mieux dans une société jeune encore, étrangère aux plaisirs du dilettantisme, c'est-à-dire des esprits blasés. D'autres imitent M. de Lamartine et célèbrent en vers assez harmonieux, les splendeurs du Saint-Laurent, des forêts, des lacs et de toute la nature canadienne. Quelques-uns chantent la jeunesse, l'amour ou s'attendrissent sur eux-mêmes avec une mélancolie un peu prétentieuse. Cependant le byronisme n'a pu s'acclimater sur le Parnasse canadien. Les poètes de ce pays ne sont pas de ceux que l'aquilon peut emporter comme des feuilles flétries. Un fond de bonne humeur et de jovialité domine dans leurs élégies. Fils de fermier, pour la plupart accoutumés à la vie rustique, ils ne sont jamais sérieusement atteints de notre spleen et n'en ont pas la distinction. Enfin ils vivent dans une société religieuse où Manfred n'aurait pas le moindre succès et se promènerait incompris sur les pics de son scepticisme.

De tous les poètes appartenant à l'Ecole

nouvelle, le plus distingué, sans contredit, est l'auteur de la pièce dont je vous ai lu tout-à-l'heure un extrait, M. O. Crémazie. Il a de la force, de l'éloquence, son rythme est harmonieux ; il manie avec habileté la langue poétique. Tous ses vers sont inspirés par le patriotisme et par un touchant amour de la France. Les strophes suivantes expriment bien l'alliance de ces deux sentiments :

Oui la France vivra ; car tandis que l'Europe,
Dans son linceul de mort lentement s'enveloppe,
Aux bords du Saint-Laurent, le Canada-Français,
Grandissant chaque jour, en honneur, en puissance,
A reconquis ses droits par sa forte vaillance,
Et domine aujourd'hui, sous l'étendard anglais.
Et si la France un jour au tombeau descendue,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde :
« La France ne meurt pas. »

Voici maintenant des vers adressés aux Canadiens qui désertent leur pays, pour s'établir aux Etats-Unis :

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraine loin de nous aux régions de l'or,

Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Le ciel que vous quittez pour une folle envie
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

.....

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,
Fraine son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs,
Jamais pour consoler sa morne rêverie
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous vîtes le jour,
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

.....

La forêt vous attend. Défricheurs intrépides,
La fortune naîtra de vos travaux rapides ;
Dans ce noble combat soyez au premier rang ;
L'avenir est à vous. Travaillez sans relâche,
Fécondez de vos bras, dans cette noble tâche,
Ce sol que vos aïeux arrosaient de leur sang.

Allez. Des vieux Hurons les mânes ranimés
Se levant tout-à-coup dans la forêt sonore,

Frémiront de bonheur en revoyant encore
Les fils de ces Français qu'ils avaient tant aimés.

Mais sa production la plus remarquable
est un poème intitulé : *Promenade de
trois morts* :

Au fond du cimetière

On entend chaque mort remuer dans sa bière ;
Le travail du ver semble un instant arrêté.
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue,
Les morts en soupirant une plainte inconnue
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.
Drapés comme des rois dans leurs manteaux funèbres,
Ils marchent en silence au milieu des ténèbres ;
Et foulent les tombeaux qu'ils viennent de briser.

Le sujet, on le voit, est assez lugubre ;
mais M. Crémazie sait mouvoir ses fantômes
avec un art qui rappelle les ballades alle-
mandes. Le dessin est hardi ; l'exécution
large et vigoureuse et les beaux vers sont
nombreux. Ainsi, les brillantes facultés de
M. Crémazie sont couronnées par le plus
précieux et le plus rare de tous, l'invention.
Malheureusement sa carrière poétique est
close ; des infortunes domestiques l'ont ar-
raché, probablement pour toujours, au culte
des lettres.

Un autre poète, M. Pamphyle Lemay, s'inspirant comme Crémazie, du sentiment national, a doté son pays de deux épopées. La première est consacrée à la découverte du Canada, par Jacques Cartier. Ce poème contient quatre chants, composés suivant toutes les règles du genre. On y voit l'Enfer tout entier se liguier contre le navigateur qui vient apporter au Canada la lumière de la foi chrétienne. Satan, dans un conseil tenu avec ses fidèles, déchaîne contre eux le démon des tempêtes. Celui-ci lançant jusqu'au ciel « ses flots noirs et mouvants » s'efforce de submerger les navires français ; mais le ciel veille sur eux.

Un pilote divin s'est assis à leur poupe.

C'est l'ange du Canada qui les guide dans l'orage et la nuit et les conduit vers les rivages de Stadacona où plus tard s'éleva la ville de Québec, Cartier.

Entouré des marins qui forment l'équipage,
Regarde à l'horizon s'élever le rivage,
Il tressaille en pensant que ce pays si beau,
De la France sera le plus riche joyau.

Mais Lucifer ne se décourage pas : la tempête ayant échoué, il appelle l'Hiver à son secours : les navires français sont pris dans les glaces. Une ligue s'organise parmi les tribus indiennes contre les étrangers à la figure pâle. Enfin, les équipages sont décimés par le froid et par le scorbut. La position de Cartier devient très-critique ; heureusement la débâcle arrive. Un lieutenant de Cartier, nommé Jalobert, feint de le trahir ; se rend chez les sauvages et conduit leurs chefs à bord des navires. On lève l'ancre et les caciques indiens sont emmenés prisonniers. Une clameur furieuse s'élève du rivage où *les Peaux-Rouges*

..... de leurs mains frémissantes,
Lancent vers les vaisseaux, des flèches impuissantes.

Les efforts de l'Enfer sont conjurés. Dans le ciel, les harpes des anges célèbrent la gloire de Cartier et le triomphe de la foi. Ce poème, on le voit, comme conception, est calqué sur la *Lusiade* de Camoëns. Mais l'exécution en est faible, la versification très-inégale offre certains mérites de détail mais tombe souvent dans le prosaïsme. Toutefois, le talent narratif est incon-

testable ; plusieurs épisodes rappellent le poème de Longfellow, *Hiawatha*, dont le sujet est pris dans la théogonie indienne. En somme, la tentative de M. Pamphyle Lemay était honorable. Son poème fut couronné par l'Université de Laval en 1867.

M. Lemay a traduit *Évangéline* de Longfellow, en vers français avec assez de bonheur ; mais son œuvre principale est un poème intitulé : *les Vengeances*, qui ne compte pas moins de neuf mille vers en trente-six chants. Cette production, il est vrai, est moins une épopée qu'un roman versifié. Bien qu'on y trouve quelques épisodes touchants et quelques descriptions réussies, le fond en est prosaïque ; M. Lemay possède certaines qualités poétiques, du sentiment, de l'imagination, son style est limpide, naturel, parfois assez pittoresque ; mais il ne sait pas se limiter ; ses poèmes sont comme certaines forêts, envahis par une végétation parasite. Si son poème des *Vengeances* était réduit à trois mille vers, il gagnerait beaucoup en force et en intérêt.

Le temps me presse : je dois resserrer

cette étude et je le regrette, car le Parnasse canadien comprend encore plusieurs poètes distingués, que j'aurais voulu recommander à votre sympathie. Les plus connus sont MM. Fiset, Lenoir, Legendre, Baucher, l'abbé Casgrain. M. Benjamin Sulte, auteur d'un volume de poésies fort gracieuses, portant le nom de *Laurentiennes*. J'en extrait la pièce suivante, inspirée par un sentiment filial bien touchant :

LE TOMBEAU DU MARIN.

(Benjamin Sulte).

Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
S'élève, solitaire, une modeste croix
Que les sombres rochers et la nature inerte
Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

Dans les jours de tempête où le vent et la lame
Viennent livrer assaut aux sommets dentelés
Quand l'Océan mugit, s'agite, tonne, brame,
Et présente aux regards ses rentparts désolés,
Une lame parfois, comme un géant horrible,
Se dresse, murmurant son lugubre refrain,
Puis déferle en couvrant avec un bruit terrible
Le tombeau du marin.

C'est là qu'il est venu terminer sa carrière
Par une nuit d'orage, en abordant au port,

Son vaisseau mutilé s'est brisé sur la pierre,
L'homme fut entraîné par l'ange de la mort.

Près des champs périlleux où luttait son audace
Il dort comme bercé par le fracas des flots,
Le perfide Atlantique à ses pieds roule et passe
Lui jetant des clameurs chères aux matelots.

Les joyeux nautonniers rasant ces bords funestes,
Racontent sa valeur et redisent son nom,
Sa mémoire demeure à côté de ses restes :
C'était un vaillant cœur, un tendre compagnon.

Le plus réputé des poètes canadiens, à l'heure actuelle, est M. Honoré Fréchette. Ses conceptions n'ont peut-être pas beaucoup de force; il ne plane pas sur des hauteurs; il n'attaque pas non plus comme M. Crémazie, la note virile et patriotique : ce n'est pas un Tyrtée : ce n'est pas non plus un révélateur et ce n'est pas dans la *Légende des Siècles* qu'il se cherche des modèles. C'est un simple virtuose, un artiste en poésie, faisant des vers par dilettantisme. Mais il connaît bien la partie technique de son art et s'est assimilé très-habilement le rythme, la période et la cadence harmonieuse de M. de Lamartine. Il sait être ironique ou rêveur à la façon

d'Alfred de Musset, et terminer ses effusions douloureuses par un madrigal. Aussi M. Fréchette est-il fort goûté dans les salons de Québec et de Montréal. Ses sonnets sont recherchés par les dames, pour leurs albums, et la collection de ses œuvres qu'il publie, dit-on, en ce moment même, sera probablement, pour son libraire, un succès. M. Fréchette est un homme de trente-cinq ou trente-six ans, tout au plus. Tout lui présagerait donc une brillante carrière dans la poésie. Malheureusement, il a quitté les muses, pour se consacrer exclusivement à la politique.

II

Après la poésie, le roman : plusieurs tentatives ont été faites dans ce genre par les Canadiens ; elles ont marqué les débuts d'auteurs et d'hommes politiques distingués. Un écrivain, connu depuis par des productions fort sérieuses et par une participation importante aux affaires publiques, M. Chauveau, s'est fait remarquer, dans sa jeunesse, par un roman intitulé *Charles*

Guérin, peinture de mœurs canadiennes. A vrai dire, cette œuvre était moins une éclosion littéraire, qu'un acte politique, une protestation contre les rigueurs exercées, en 1838, par l'administration anglaise contre la race canadienne. L'idée était patriotique, l'entreprise méritoire; mais le patriotisme et les convictions sont un mince mérite dans un genre où le public cherche avant tout de l'amusement. *Charles Guérin* eut peu de succès. Cette création cependant, correspondait, il faut le croire, au sentiment populaire; car tous les romans ultérieurs l'imitèrent. Chez tous, l'intrigue, les récits, le caractère militent pour la nationalité canadienne, et racontent son courage, sa constance dans l'oppression, et toutes ses vertus nationales. Comme variante et comme addition de couleur locale, on y trouve, comme dans Cooper, des scènes tirées de la vie indienne; le Grand-Serpent, le Renard-Subtil, ces types si connus, y viennent, sous des noms nouveaux, brandir leurs éternels casse-têtes, scalper les chevelures ou philosopher avec les visages pâles en fumant

le calumet de la paix. Le mystérieux, le fantastique sont aussi mis fréquemment en action, et des écrivains ont tiré quelques effets heureux des superstitions populaires. On peut citer dans ce genre la *Jongleuse*, les *Pionniers* et d'autres nouvelles dont l'auteur est M. l'abbé Casgrain, poète et romancier dans sa jeunesse, qui, plus tard, a conquis une place éminente dans la littérature canadienne, par des travaux de critique et d'érudition. D'autres publications analogues sont *Jean Rivard*, par M. Gérin-Lajoie, le *Chercheur de trésors*, etc., publiés dans un recueil qui porte le nom de : *Foyer canadien*. Plus récemment, un jeune écrivain, M. Marmette, a fait paraître quelques romans d'une valeur réelle, comme composition et comme style, intitulés : *l'Intendant Bigot*, le *Chevalier de Mornac*, enfin la *Fiancée du rebelle*. Ces romans attestent un travail consciencieux, une étude approfondie de l'histoire. Mais les procédés de M. Marmette rappellent trop ceux de Ponson du Terrail. Dans son *Chevalier de Mornac*, les embuscades, attaques nocturnes, com-

bats et massacres se succèdent presque sans interruption; le héros et l'héroïne sont mêlés à vingt scènes de carnage; mais une protection surnaturelle (celle de l'auteur) veille sur eux et les soustrait si miraculeusement à tous les périls, qu'on n'est nullement surpris de les retrouver, vers la fin du livre, bourgeoisement mariés à Québec.

C'est le canevas ordinaire de tous nos romans-feuilletons. Mais M. Marmette n'a pas eu besoin d'y puiser ses inspirations. L'Amérique lui fournissait des modèles bien plus immédiats, puisqu'on retrouve la même donnée dans toutes les pièces de théâtre aux États-Unis. Toutes présentent la même succession invariable de catastrophes, assassinats, duels, explosions de chaudière, etc.; c'est partout, et sous mille formes diversement monotones, le manichéisme, c'est-à-dire l'éternelle lutte d'Ahriman et d'Ormuzd, le génie du bien et celui du mal, cherchant à s'exterminer, sans y parvenir. Jamais le spectateur n'est inquiet et c'est avec une tranquillité sereine qu'il voit pleuvoir les coups de poignard et de révolver sur le héros de la pièce; il sait

parfaitement qu'un honnête mariage sera le dénouement inévitable de toutes ces horreurs ; et néanmoins, il semble les prendre au sérieux ; il suit avec une apparence de sérieux toutes les péripéties du drame : chaque victoire du bien sur le mal est saluée de cris et d'acclamations, et quand la jeune fille s'élançe dans les bras de son sauveur, quand leur persécuteur, après mille scélératesses, aussi monstrueuses qu'inutiles, disparaît, garrotté par une légion de constables, c'est un délire universel, la salle s'écroule sous des trépignements enthousiastes. Cette badauderie enfantine du public est commune à toute l'Amérique. Elle constitue un obstacle sérieux aux progrès de l'art. Pourquoi les auteurs étudieraient-ils la nature humaine, chercheraient-ils des situations, des péripéties attachantes ou des effets pathétiques ; quand le succès les attend dans les procédés vulgaires et dans une routine machinale ? Tout en eux est banal et superficiel ; tout atteste l'étiollement des facultés imaginatives. Les mêmes causes agissant sur toute la littérature, ne soyons pas sur-

pris si le roman, comme le théâtre, est dénué d'imagination.

De jolies nouvelles, d'une composition fort simple, mais d'un style agréable ont été composées par un ancien militaire, M. Faucher de Saint-Maurice, appartenant comme M. Marmette, à la jeune génération. De pensée, de cœur, M. Faucher est français. Tout jeune encore et sur les bancs du collège, porter notre uniforme, servir sous les couleurs françaises était sa grande ambition. Lors de notre expédition au Mexique, il lui sembla que la France elle-même venait le chercher, et quittant Québec, sa patrie, il se rendit par les Antilles à la Vera-Cruz, puis à Mexico, fut admis comme officier dans un des corps auxiliaires, formés par nos généraux et prit part à leurs campagnes dans le Yucatan. De retour dans son pays, il a publié ses souvenirs en deux volumes, intitulés de *Québec à Mexico*, écrits avec une aisance militaire, et dont la lecture est pleine d'intérêt. M. Faucher aime profondément notre armée, il est fier d'en avoir fait partie et célèbre avec enthousiasme son courage, son abnégation, sa

gaité dans les périls et le sacrifice. Son livre offre beaucoup de points de vue nouveaux et pittoresques sur l'expédition du Mexique. Sans la justifier politiquement, il l'aime, il en chérit la mémoire, car elle représente pour lui la plus douce de toutes les images, la réapparition du drapeau français sur le continent d'Amérique.

Dans ses nouvelles, à *la Brunante*, *les Blessures de la vie*, *Choses et autres*, on retrouve le même entrain, la même vivacité de style avec beaucoup de grâce et de poésie. M. Faucher est un talent sympathique; comme Mürger, ou comme Gérard de Nerval, il sait relever par un sourire un tableau trop sombre, ou projeter sur un récit comique une teinte de mélancolie. Les *Blessures de la vie* contiennent une peinture à la fois douloureuse et piquante du servage où le littérateur besogneux se voit réduit par le journalisme. Tantôt conservateur, tantôt démagogue pour disputer son existence à la faim et soutenir misérablement sa famille, il essuie mille mortifications dans le monde. Les plus amères lui sont infligées par l'arrogance et l'ingratitude des

hommes politiques qui lui doivent leur élévation. Sur les hauteurs ministérielles, leurs yeux ne le distinguent plus. D'ami, de confrère, il est devenu vermisseau. Que d'efforts, que d'éloquence ne faut-il pas pour le rappeler au souvenir de ces personnages. Laissons parler M. Faucher :

« M. Bour avait terminé sa toilette : à midi sonnant, il devait avec ses collègues se rendre à l'hôtel du Gouvernement pour y prêter serment, en qualité de Ministre des Postes. Sa tenue était achevée, sa chemise à jabot étincelante; son pas souple comme sa conscience, tout en lui décelait l'homme arrivé.

» Il me reçut avec l'exquise politesse des parvenus; lui assis, moi respectueusement debout, et de ce petit geste de tête habituel aux ministres, me mit en demeure de lui expliquer brièvement l'objet de ma visite.

» Le dialogue ne fut pas long : je venais lui rappeler des promesses de protection envers Paul.

» Le moment était venu de le placer; et comme il faut toujours faire vibrer quelque corde cachée, je lui fis entrevoir dans le

lointain la silhouette d'un mien cousin qui pourrait bien avoir la velléité de se présenter dans le comté où l'honorable ministre devait retourner faire sanctionner par ses constituants l'acceptation de son portefeuille.

» M. Bour promit tout ce que je voulus.

» Le mois suivant, le nouveau ministre était acclamé : nous reçûmes une longue enveloppe cachetée au timbre du département des postes à l'adresse de M. Paul Arnaud.

» La reconnaissance s'était fait jour à travers cette nature momifiée par l'ambition, et le ministre s'était enfin souvenu de l'homme modeste, à l'éloquence et à l'énergie duquel il devait une partie de sa carrière dorée.

» Fiévreusement, nous décachetâmes le pli officiel.

» L'honorable M. Bour faisait savoir à M. Paul Arnaud qu'il était nommé facteur du bureau de poste à Québec. »

III

A côté de ces œuvres légères, différents publicistes ont abordé dans des revues, des brochures, ou le plus souvent dans des lectures publiques, la philosophie, l'instruction populaire, les questions sociales et l'économie politique.

Les Canadiens aiment les dissertations académiques si goûtées de notre ancienne France et parmi leurs productions sérieuses, les plus populaires ont été données sous cette forme. Tels sont les discours prononcés par M. Etienne Parent, devant certaines sociétés savantes, *Sur le commerce; Sur le sort des classes ouvrières*, enfin *Sur l'intelligence dans ses rapports avec la société*. Ces études attestent une vigueur d'esprit remarquable, une grande érudition, exempte de pédantisme, enfin des notions fort justes, souvent profondes sur les lois fondamentales et sur le développement des sociétés. Comme économiste, M. Parent est partisan du libre-échange, mais non d'une manière

absolue. Il veut une industrie nationale, et demande au Gouvernement d'encourager ses débuts. Il s'élève avec éloquence contre les théories subversives du socialisme, mais il réclame, au nom du christianisme, la formation d'un lien moral entre les patrons et les ouvriers. Il veut que l'Etat soit paternel pour les travailleurs, qu'il veille avec sollicitude sur leurs intérêts, qu'il leur facilite les acquisitions de terres et s'efforce d'écouler vers les campagnes les nécessiteux des grandes villes. Ces préceptes sont d'une application facile au Canada, grâce au bon marché de la terre. Un concours précieux leur est apporté par le clergé catholique qui déploie un grand zèle pour la colonisation des pays incultes. Enfin, le **Gouvernement du Bas-Canada** vient d'allouer des districts entiers au rapatriement des Canadiens qui, poussés par la misère ou par le goût des aventures, ont émigré aux Etats-Unis. Ainsi, l'intelligence, la religion, le Gouvernement se prêtent un aide mutuel pour combattre le paupérisme. De beaux résultats ont récompensé leur alliance. La misère est certainement moins

grande au Canada qu'aux Etats-Unis. Les maladies sociales y sont plus bénignes; enfin les fortunes n'y sont pas à tout instant menacées par des crises ou par des paniques financières.

L'œuvre par excellence de M. Etienne Parent est son discours *Sur l'intelligence, dans ses rapports avec la Société*. Ce travail est tout un système politique : Monarchiste par l'éducation, M. Parent n'est pas partisan de la souveraineté populaire. La science du Gouvernement, dit-il, est compliquée, pleine d'études techniques : les masses ne peuvent donc en aborder les problèmes, encore moins les résoudre avec compétence. Le peuple, d'ailleurs, n'a jamais de plan ni de résolutions arrêtées. Il est incapable de rien décider par lui-même. Conduit par impulsions souvent inconscientes, ses mouvements impétueux, irréfléchis, le mettent à la merci des agitateurs. Le grand danger pour les sociétés modernes n'est donc pas dans les souffrances des classes nécessiteuses, mais dans les aspirations des intelligences déclassées. « L'on » sait, dit-il, fort justement, contenir les

» masses indisciplinées du paupérisme et
» dans Londres seul, vous trouverez deux
» cent mille constables spéciaux pour ré-
» primer un mouvement chartiste, mais
» que pouvez-vous faire contre l'action in-
» cessante et habile de l'intelligence qui
» souvent sait se servir de ses adversaires
» même pour arriver à ses fins. On ne peut
» empêcher le mérite de réclamer sa place
» au soleil, c'est-à-dire de tendre au rang
» dont il est exclu par la naissance ou par
» la fortune. » De plus l'intelligence con-
naît sa force; elle sait que le monde ne
peut être gouverné que par elle. Ce n'est
donc pas par des réformes économiques, ni
par des extensions de liberté pour les masses
qu'on tarira la source des révolutions. La
seule ambition du politique, du législateur,
doit donc être de former et de discipliner
les intelligences par l'instruction, la morale
et la religion. Poursuivant cette idée,
M. Parent est conduit à voir le salut de la
société dans la formation d'un vaste manda-
rinat, recruté par des examens et monopo-
lisant le pouvoir, les honneurs et tous les
emplois de quelque importance. Cette cor-

poration, absorbant toutes les capacités, assure à l'intelligence le gouvernement de la société. Son intérêt n'est donc plus dans les agitations anarchiques ; elle cesse d'être factieuse ; « l'art de médire de la » société, dit M. Parent avec énergie, ces- » sera d'être le plus profitable. » D'une puissance destructive nous faisons une puissance conservatrice. Le patriciat de l'intelligence offrira tous les avantages de l'aristocratie anglaise, sans les injustices sociales dont elle est la consécration. Aux yeux de M. Parent, le peuple canadien est un exemple en faveur de sa théorie. C'est à l'influence du mandarinat, c'est-à-dire du clergé franco-catholique, qu'il doit sa conservation.

« Vous savez, dit-il, dans quel triste état » se trouvèrent nos pères à la cession de » ce pays à l'Angleterre. Les premières fa- » milles, « ma noblesse canadienne » » comme disait Louis XIV, abandonnèrent » à son sort cette population de braves dont » le courage avait fait la gloire de ces » mêmes familles, pendant plusieurs gé- » nérations. Oh ! les ingrats ! Au moment

» où ils pouvaient rendre au peuple en
» services civiques, ce qu'ils en avaient
» reçu en gloire militaire, ils l'abandon-
» nent ! Que serions-nous devenus, sans
» guides éclairés, nous peuple soldat et
» voyageur, n'ayant d'autre science que
» celle des camps et des courses aventu-
» reuses, vis-à-vis de cette population
» nouvelle, qui s'introduisait au milieu de
» nous avec tous les moyens d'une indus-
» trie avancée, avec tous les puissances de
» la paix, bien autrement formidables pour
» nous alors, que celles de la guerre. C'en
» était fait, notre heure allait sonner comme
» peuple, si le clergé ne nous eût tendu la
» main.

» Ayant une mission plus élevée, le
» prêtre ne pouvait, sans doute, renoncer
» à son ministère sacré, pour prendre en
» main les destinées temporelles du peuple.
» Il fit mieux encore ; il se dit : faisons des
» citoyens éclairés. Alors nos séminaires
» se transformèrent en collèges : les lévites
» ouvrirent les portes du temple et appe-
» lèrent le peuple dépouillé à partager les
» offrandes faites pour le soutien de l'au-

» tel. Bientôt, ce secours ne suffisant plus,
» on vit de simples prêtres, au prix de
» mille privations et même de rudes tra-
» vaux manuels, jeter les fondements de
» magnifiques collèges qui feraient honneur
» à des pays beaucoup plus avancés que
» les nôtres. Ces collèges sont autant de
» *citadelles nationales* où de généreux
» ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat la-
» beur du professorat, sans autre rémuné-
» ration qu'une nourriture des plus frugales
» et un vêtement non moins modeste, tan-
» dis que d'autres aident à recruter l'armée
» nationale, en employant leurs épargnes à
» y maintenir une jeunesse intelligente,
» plus favorisée par la nature que par la
» fortune.

» C'est ainsi qu'il est sorti du peuple, des
» hommes qui ont pris la part des
» déserteurs de 1759, et qui ont fait qu'il
» existe encore un peuple canadien fran-
» çais et que ce peuple pèse dans la ba-
» lance des destinées canadiennes. »

Nous n'avons pas à faire ici l'appréciation
du système proposé par M. Parent, comme

une panacée aux maladies de la société moderne. Il nous suffit de constater le penseur original, novateur sans témérité, conservateur sans superstition. Un écrivain français, M. Rameau, connu par d'excellents travaux sur le Canada, a déjà signalé les discours de M. E. Parent, comme dignes de notre attention. « Chez cet écrivain, dit-il, » la largeur des idées est admirablement » soutenue par l'ampleur de la forme ; de » tels livres sont faits pour être appréciés » dans tous les pays du monde, et les Canadiens doivent se féliciter d'avoir produit un si vigoureux penseur : ses travaux doivent leur être précieux à double titre, et comme œuvre éminente et comme œuvre nationale. »

Dans le genre oratoire, la littérature canadienne compte encore les sermons de l'abbé Holmes et les conférences de l'abbé Bégin, professeur à l'Université de Québec. Mais ces productions embrassent des matières toutes spéciales, dont nous n'avons pas à nous occuper dans cet entretien.

IV

En résumant ces études, nous pouvons embrasser à peu près l'ensemble de la littérature canadienne et nous rendre compte des différences qu'elle offre avec celle des Etats-Unis. Au lieu d'exprimer l'ambition, l'humeur inquiète, les excitations fiévreuses, le *go ahead* d'une nation sans passé, impatiente de croître et de s'enrichir, elle vit de traditions et de souvenirs, conserve de la déférence pour l'Europe, surtout pour l'Europe de l'ancien régime et se glorifie d'en avoir conservé l'empreinte. Ses prétentions sont aussi plus modestes. Elle ne se flatte pas d'inaugurer une ère nouvelle dans l'humanité, et ne se propose pas pour guide et pour modèle au vieux monde ; mais elle se maintient dans une atmosphère plus sereine, plus favorable peut-être aux travaux désintéressés de l'esprit. Le même contraste se reproduit dans la physionomie générale des deux sociétés, dans les villes, les campagnes, enfin dans la manière de coloniser. La colonie américaine est tirée au cordeau

comme une future capitale. D'immenses hôtels, à nombreux étages, aux façades ambitieuses, s'y dressent immédiatement à côté de tentes ou de huttes en bois. Partout des boar-rooms, c'est-à-dire des débits de whiskey où siègent en permanence des spéculateurs de terrain, écumes des grandes villes, se disputant les acquéreurs comme des oiseaux de proie. La colonie canadienne, au contraire, offre un aspect patriarcal. Elle s'intitule paroisse, et tout en elle justifie cette appellation. L'honnêteté, la paix intérieure, se lisent sur toutes les figures. Les habitations sont propres, spacieuses, appropriées à la vie rustique, et, sans nulle prétention, atteignent souvent l'élégance. Au centre sont l'église et la cure, objets de prédilection et de sollicitude pour toute la communauté. Chacun s'impose volontairement et prélève sur ses profits pour la construction de ces édifices, leur décoration ou leur entretien. Les curés exercent un grand pouvoir sur ces groupes rustiques; ils en sont souvent les initiateurs. Tout récemment, il y a vingt ans, des colonies se sont fondées au Nord-Est de Québec, près du lac

Saint-Jean, sous la conduite de quelques vicaires. Les terres ont été défrichées en commun. Puis les ecclésiastiques, sur la prière des colons, ont fait les partages. Ces faits se passaient en 1848. MM. Fourrier, Considérant, Cabet, ne se doutaient guère que l'application pacifique de leurs théories était faite au Canada par des prêtres.

Réalisant, par le christianisme, les utopies vainement rêvées par les philosophes, la société canadienne devrait être pour tous ses membres un sujet d'orgueil. Cependant, tel est l'empire des idées et des préjugés à la mode, que certains d'entre eux rougissent de cette simplicité patriarcale ; ils reprochent à leur pays de ne pas être un *fac-simile* des États-Unis. Ils l'accusent d'être routinier, fermé aux innovations et de faire une disparate choquante avec l'activité industrielle de notre siècle. Ces critiques émanent d'esprits cultivés, mais imbus de théories utilitaires, trop séduits enfin par l'éclat et la grandeur apparente des États-Unis. Ils ont vu le développement colossal de cette République, ces villes immenses nées d'hier, rivalisant avec les

centres les plus peuplés du vieux monde ces usines, cette production industrielle qui se chiffre déjà par milliards, et trouvent humiliant, en face de ces magnificences, de former une petite nation de laboureurs attachés à de vieilles croyances. Plusieurs ont puisé dans leurs lectures et dans leurs fréquentations anglaises des préventions contre les effets sociaux du catholicisme; ils lui reprochent d'énerver, d'allanguir les populations soumises à son influence. Quelques-uns enfin ont fait le voyage d'Europe, ont résidé chez nous, humé l'air de nos boulevards, hanté nos théâtres, et sous l'empire d'affinités naturelles se sont sentis dans leur élément. Ils sont revenus dans leur pays avec l'esprit frondeur, inclinant plus ou moins vers le scepticisme, bien résolus surtout à se maintenir parisiens par les goûts élégants, la désinvolture et la fantaisie. Ainsi s'est formée, dernièrement, une nouvelle école qui, tout en restant française par la langue, attaque et met gravement en péril les traditions du vieux Canada.

Cette école compte des écrivains de mérite, maniant la plume avec art et beau-

coup plus experts que leur devanciers dans l'emploi du sarcasme et du persiflage. Quelques-uns ont fait une brillante carrière par le journalisme et sont aujourd'hui députés, sénateurs ou ministres du Dominion. Car au Canada, comme en France, la vie publique se recrute volontiers chez les hommes de lettres ou les publicistes. Aussi reproche-t-on à la presse de servir les ambitions et les intrigues personnelles, plutôt que l'intérêt public. Le groupe novateur a pour devise *le progrès* et s'intitule *libéral*. On pourrait croire qu'il aspire à la refonte complète des institutions. Mais ses théories sont fort nuageuses ; son système, serait, je crois, difficile à formuler. Quelle liberté peut-il revendiquer ou promettre, puisque le Canada les possède toutes, que toutes les religions y vivent côte à côte, que nul contrôle n'existe pour les réunions, pour les écarts et les violences de la presse ? Le désir très-légitime de ces messieurs serait d'activer parmi leurs compatriotes l'essor des forces productives, de susciter une industrie nationale, d'imiter, en un mot, les Etats-Unis.

Cette ambition est très-méritoire, mais elle est commune à tous les partis, et le Canada français s'unit aujourd'hui dans un grand effort pour développer ses chemins de fer, ses canaux, toutes ses ressources industrielles et commerciales. Les libéraux ne sont pas les auteurs de ce mouvement. Ils n'ont même, comme économistes, aucune idée arrêtée. Peu d'entre eux seraient en état de faire un choix raisonné entre le libre-échange et la protection. Ce sont donc purement des idéologues. Ce qu'ils poursuivent, c'est une entité, à savoir un changement spécifique dans le caractère de la nation franco-canadienne et dans la loi de son développement. Ils méconnaissent la force qui l'a maintenue et protégée pendant cent vingt ans contre l'absorption étrangère, et l'a pourvue d'une vitalité suffisante pour se ramifier dans toute l'Amérique du Nord. Sans le vouloir, sans en avoir conscience, ils compromettent l'œuvre accomplie par leurs pères, et travaillent à la destruction de l'autonomie franco-canadienne au profit des anglo-saxons. Leur triomphe amènerait l'anglification complète

du pays. Déjà même, à l'heure actuelle, leurs chefs votent avec la majorité de langue britannique au parlement fédéral d'Ottawa. De là, pour eux, une situation un peu fautive. Leurs adversaires les accusent de trahir la cause nationale et de pactiser avec ses ennemis. L'accusation est exagérée, mais les libéraux n'ont pas le droit de s'en plaindre, car ils ont préféré des théories, des abstractions aux intérêts permanents de leur race. Ils agissent en doctrinaires et non en citoyens. Un peuple soucieux de sa conservation ne peut mettre en eux sa confiance.

De toute cette école, appelée par ses ennemis la Pléiade-Rouge, l'auteur le plus remarquable n'est pas un homme politique, c'est un simple écrivain humoristique, M. Arthur Buies, tour à tour conférencier, chroniqueur, pamphlétaire et feuilletoniste, abordant tous les genres et se tirant de toutes les situations avec une verve intarissable du meilleur aloi. M. Buies est un grand railleur; il se raille lui-même fort spirituellement; mais il est surtout cruel pour le parti conservateur, dont la gravité, les

formes empesées, le dogmatisme lui portent sur les nerfs. Il s'insurge contre les traditions qu'il appelle « un échafaudage de » puérilités arrogantes. » Comme nos philosophes du siècle dernier, il veut que « l'homme moderne » affirme sa jeunesse, sa force en secouant *le joug* des générations antérieures. Il prend naïvement le principe de l'autorité pour la tyrannie. Quant à la situation intellectuelle de ses compatriotes, elle lui paraît digne d'une profonde pitié : « Nous avons vécu de songes, dit-il, » de refrains vieilliss pendant plus d'un » demi-siècle ; nous nous sommes contem- » plés dans notre immobilité béate et sou- » riante ; nous nous sommes laissé faire » par la destinée toujours débonnaire aux » peuples qui ne forcent pas ses secrets ; » nous avons tissé en bâillant la trame mo- » notone de notre existence assoupie, pen- » dant qu'autour de nous retentissait le va- » carme glorieux du monde au travail. » Son idéal est donc « la grande République, » et cependant, ô contradiction ! Voici ce qu'il écrit, dans une relation de voyage, sur le caractère des Américains : « Hommes et

» femmes ont l'aspect vulgaire, et des fa-
» çons qui sentent la boutique. Parmi les
» femmes quelques-unes affectent la hau-
» teur et la transcendance, surtout lors-
» qu'elles sont chargées de bijoux, et qu'elles
» ont pris un des compartiments réservés... ,
» l'artiste, le poète se trouve, au milieu
» d'eux, dans une solitude plus profonde
» que celle d'un cachot. » Voici maintenant
son impression sur les grandes villes de
l'Union : « Qu'on admire, si l'on veut des
» villes, comme Chicago, qui se font en
» trente ans, il est impossible d'y rien
» aimer. Ce ne sont pas deux ou trois mille
» tueurs de cochons, logés dans le marbre
» et chiffrant de quatre heures du matin à
» six heures du soir qui peuvent ins-
» pirer un grand enthousiasme. Pour
» moi, j'en veux à toutes les grandes villes
» où la richesse est ignorante et barbare.
» Je les hais et je les fuis ! » Ainsi, chez
M. Buies, le rêveur, l'idéaliste reprennent
à tout instant leurs droits sur le doc-
trinaire et ce combat entre la nature et
l'esprit de système donne une saveur pi-
quante à tous ses écrits.

M. Buies, vous le voyez, a du talent et de l'éclat dans le style, mais il ne produit que des œuvres légères, sans consistance et ne peut se soutenir que dans le genre agressif. A l'heure où nous sommes, il est obligé d'exagérer sa manière; un journal qu'il vient de fonder sous le nom de *Réveil* a, par ses tendances anti-religieuses, produit, dans la population canadienne, une profonde stupeur. On reconnaît, dans cette feuille, l'esprit, l'entrain, toutes les qualités piquantes de M. Buies; mais on y trouve aussi l'abandon complet de la cause nationale, dans toutes les questions débattues entre les deux races. On l'a vu, l'été dernier, réclamer pour les Etats de langue anglaise le droit d'imposer leur enseignement aux Acadiens, qui forment une population importante dans les provinces maritimes du Dominion. Les écoles françaises ont un grand tort aux yeux du *Réveil*, c'est d'être dirigées par des prêtres; aussi veut-il les arracher au joug clérical, et les doter d'un enseignement laïque, c'est-à-dire les restituer à l'influence anglo-protestante. Généralisant sa polémique, M. Buies

fait le procès à tous les séminaires, c'est-à-dire à tous les collèges canadiens, et leur reproche d'engourdir les intelligences, en les bourrant de latin et de grec, au lieu de les munir de connaissances usuelles, telles que la géographie et l'économie politique(!).

Nous voilà bien loin du vieux Canada, des mœurs primitives et rustiques, décrites par M. de Gaspé. Oui, les néo-Canadiens deviennent nos émules, ils manient comme nous le paradoxe, la raillerie, tous ces engins de structure légère, destructifs des institutions existantes. On voit cependant de jeunes écrivains qui réagissent, procèdent par arguments et non par bouclades, et traitent sérieusement les matières sérieuses. Tel est M. Oscar Dünn, publiciste éminent qui, dans un volume intitulé : *Dix ans de journalisme*, a publié récemment d'excellentes et solides études sur le Canada. Les plus intéressantes ont pour titre : *Pourquoi nous sommes restés français; Après le combat; L'union des catholiques; L'instruction publique*. J'extrais de

cette dernière le passage qui renferme une réponse fort judicieuse aux partisans des *études pratiques* :

« Il y a dans cette ville, quelques jeunes
» gens de vingt à vingt-cinq ans qui se sont
» mis aux affaires en sortant du collège :
» Comparez-les à tous ceux de leur âge,
» fussent-ils dans le commerce depuis dix
» ans, et dites s'ils ne leur sont pas de
» beaucoup supérieurs. La chose est toute
» naturelle. Se mettre dès l'enfance der-
» rière un comptoir, n'est pas prouver que
» l'on est un homme ; l'esprit se dévelop-
» pera-t-il bien vite en cet endroit ? L'en-
» fant apprendra lentement ce qu'il touche
» du doigt, si le travail fécond de l'esprit lui
» est inconnu ; c'est un écolier novice.....
» La position de celui qui entre dans le
» commerce après un cours d'études est
» bien différente. Son esprit est formé, car
» depuis huit ans, il exerce son esprit sur
» les matières les plus difficiles. » Ce n'est
pas la richesse d'imagination de M. Buies,
mais c'est une argumentation solide que
certains membres de notre Académie fran-

çaise (1) pourraient utilement méditer.

Mais je prolonge cet entretien au-delà des limites permises; vous retenir plus longtemps serait abuser de votre patience.

Je termine donc ici cet aperçu sur la littérature canadienne, après l'avoir à peine ébauché. Je vous l'ai montrée à son origine s'inspirant de regrets et de réminiscences, s'essayant ensuite dans la poésie, abordant l'histoire, puis tentée par l'imitation de nos écrivains modernes et se livrant à des essais, parfois heureux, dans le domaine de la fantaisie. Enfin j'ai tenu à vous mentionner la phase critique qu'elle traverse en ce moment même, partagée entre l'école traditionnelle et le courant novateur qui la sollicite. Le moment était opportun pour aborder cette étude, car l'heure de la majorité va sonner pour elle; des signes nombreux et manifestes permettent d'affirmer qu'elle touche à l'époque des grandes éclosions. Bientôt, j'en ai confiance, des écrits d'un goût épuré, d'une correction irréprochable viendront, de cette France transatlantique,

(1) M. Legouvé, par exemple.

s'imposer à notre attention en ouvrant des horizons nouveaux pour notre génie national. Voici d'après un auteur canadien, l'abbé Casgrain, quel sera le caractère de cette littérature et sa mission dans le nouveau monde :

« Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs et du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, religieuse, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois,..... mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel, chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers. »

« Représentants de la race latine, notre mission est d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tentances d'un ordre plus élevé. »

« Vous avez, devant vous, dit-il à ses compatriotes, une des plus magnifiques

» carrières qu'il soit donné à des hommes
» d'ambitionner. Issus de la nation la plus
» chevaleresque et la plus intelligente de
» l'Europe, vous êtes nés, à une époque,
» où le reste du monde a vieilli, dans une
» patrie neuve, d'un peuple jeune et plein
» de sève. Vous avez dans l'âme et sous les
» yeux, toutes les sources d'inspirations,
» au cœur de fortes croyances, devant vous
» une gigantesque nature, où semblent
» croître d'elles-mêmes les grandes pen-
» sées ; une histoire féconde en dramati-
» ques événements, en souvenirs héroïques.
» En exploitant ces ressources, vous pou-
» vez créer des œuvres qui s'imposeront à
» l'admiration et vous mettront à la tête
» du mouvement intellectuel dans cet hé-
» misphère. »

Si ces conseils sont suivis, si l'horoscope de l'abbé Casgrain se réalise, la France pourra contempler avec orgueil la littérature canadienne, elle pourra même, qui sait? y trouver parfois des enseignements.

Voici, pour commencer, une leçon aussi

fine qu'aimable qui nous est donnée par un poète canadien (1) :

A vos amis surtout, de grâce dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être Canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette, (2)
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète.
Que nous serons ici bientôt un million
De Français oubliés sous la main d'Albion,
Que l'on parle à Québec un assez bon langage
Semblable en bien des points au français d'un autre âge,
Que tout français chez nous est à peu près chez lui,
A moins que du théâtre il n'éprouve l'ennui ;
Que de revoir *nos gens* (3) on se fait grande fête,
Aujourd'hui, comme au jour qui suivit la conquête,
Que pour vous plaire usant tous ses talents divers,
Chacun fait ce qu'il peut, même de mauvais vers.

(1) M. Chauveau dont il a été parlé plus haut.

(2) Village où se trouvent encore quelques familles de Hurons, à trois lieues de Québec.

(3) Expression dont se servent encore aujourd'hui les Canadiens pour désigner les troupes et la marine françaises.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- LEFAIVRE.** — **Conférences sur le Canada français** 4 fr.
- PIERRE.** — **Histoire des Assemblées politiques en France**, 1^{er} vol..... 7 fr. 50
- LEROI.** — **Histoire de Versailles**, 2 volumes in-8° 45 fr.
- LEROI.** — **Curiosités historiques**, in-8° 6 fr.
- AUGÉ.** — **Huit jours à Versailles**, une brochure in-18 de 80 pages, avec quatre plans 4 fr. 50
- Plans et Cartes pour le Palais, la Ville et les environs de Versailles.**
- DUSSIEUX.** — **Lettres intimes de Henri IV**, 1 volume in-8°..... 7 fr. 50
- TAPHANEL.** — **Le Théâtre de Saint-Cyr**, 1 volume in-8°..... 7 fr. 50
- PAIN.** — **Code de Police municipale**, un fort volume in-12..... 5 fr.
- DESJARDINS GUSTAVE.** — **Tableau de la guerre des Allemands dans le département de Seine-et-Oise**, un vol. sur papier vergé..... 5 fr.
- DUTILLEUX.** — **Topographie ecclésiastique de Seine-et-Oise**, un vol. in-8° de 100 pages, avec carte spéciale coloriée 3 fr.
- COCHERIS.** — **Dictionnaire des anciens noms des communes de Seine-et-Oise**, un vol. in-8° vergé de 58 pages avec carte spéciale..... 3 fr.